

artiste amateur. Ne bougeons plus, me dis-je. L'Anglaise se mit en position et dessinait. Cela durait bien depuis une heure et la mer commençait à monter. J'avais beau tourner, rien n'y faisait. Ma foi, comme la position devenait critique pour moi, je pris un parti héroïque. Je sortis de ma baignoire, naturellement en costume adamique, et je me mis à éternuer fortement. L'Anglaise se leva comme une bombe en poussant des *shockings* de peur, elle enleva précipitamment tout son matériel, et dans sa hâte, son dessin fut enlevé par le vent et arriva jusqu'à moi. Or, c'était précisément moi quelle avait croqué. Mais voici le plaisant de l'aventure.

Revenu dans ma chambre de garçon, après quinze jours de plage, je l'ornai du fameux croquis et lui donnai la place d'honneur. Or, un de mes amis, rapin alors, de renom aujourd'hui, écrivit sous le croquis la boutade suivante : "La chaste Suzanne au bain." Quinze jours après, dans une dèche complète, je fus obligé de m'en défaire. Je le portai chez un juif brocanteur qui achetait tout et de tout. Un acquéreur, encore un Anglais, un excentrique, se trouvait là. Dès qu'il eût vu mon croquis, il s'écria :

— Ah ! good gracious ! Ça être le picture fabriquée par mon fille. Combien volez vò pour lui ?

— Ça vaut un franc, dit le juif maudit, qui l'aurait bien revendu cent s'il avait pu l'acheter.

Or, prenant précieusement un billet de cent francs, l'Anglais me le mit dans la main. J'eus beau refuser, mon Anglais l'emporta en disant : *Business is business.*

Et voilà comment, lecteurs, moi, "La chaste Suzanne au bain", j'eus de quoi boire du champagne à la santé de mon Anglais, tandis qu'en ce moment je vais boire un verre d'eau glacée à la vôtre.

Justin P. Labat

BROUAGE

La patrie de Samuel Champlain ou de Champlain est une localité singulière, comptant à peine aujourd'hui trois cents habitants, et ne constituant plus qu'un simple hameau de la commune d'Hyers-Brouage, dont le bourg est à deux kilomètres de là, sur une hauteur, à l'abri des exhalaisons malsaines des marais. Cette commune fait partie du canton et arrondissement de Marennes (Charente-Inférieure).

Autrefois Brouage était une ville maritime florissante ; rivale de la Rochelle, qu'elle jalousait terriblement, du reste, elle a compté jusqu'à trois mille âmes. Faute de travaux préservateurs, son port a fini par s'ensaver. Ce fut la cause de sa ruine. Les fièvres paludéennes l'achevèrent. Elles régnaient tyranniquement sur ces contrées depuis que les canaux obstrués avaient cessé de laisser couler vers la mer les eaux de ses anciens marais salants. Mais, dans la première moitié de ce siècle, un syndicat puissant s'est formé qui dessécha les marais et rendit ainsi la salubrité au pays.

Brouage possède encore presque intacts ses remparts du XVII^e siècle. Ils se dressent au milieu de la plaine verdoyante et nue, avec leurs hautes courtines et leurs bastions flanqués d'échauguettes, depuis longtemps veuves de leurs défenseurs. Ses trois cents habitants errent au milieu de larges rues toutes droites, dont quelques-unes, transversales, ne sont que des pâtures où s'ébattent les animaux domestiques. Les murs de ses vieilles maisons, rasés maintenant à hauteur de clôture, possèdent encore parfois les ouvertures de leurs anciennes fenêtres béantes, et servent à entourer des jardins broussaillieux.

Trop à l'aise dans cette ceinture de remparts, les Brouageais ont tourné vers l'élevage du bétail et la pratique de la pêche, leur ancienne activité maritime, et leurs maisons bourgeoises sont converties en demeures rurales. Le port fameux où s'abritaient les nombreux vaisseaux de sa flotte marchande, d'où

Champlain lui-même partit pour faire l'apprentissage de sa rude vie de marin, ce port n'est plus aujourd'hui qu'une vaste prairie où paissent les troupeaux.

Comme toutes les choses en ruine, la ville, du dehors, présente un aspect pittoresque et curieux. Mais en face de cette décadence, l'âme se sent oppressée, et l'on s'éloigne de ces lieux tout imprégné de tristesse à la pensée de l'existence éphémère des monuments les plus fiers de la puissance des hommes.

R. DE SAINT-VENANT.

(*Les Seigneuries de Renay, Champlain, etc., en Vendôme, 1895, p. 174.*)

Champlain, le fondateur de Québec, était né à Brouage vers 1567, alors que cette ville florissait par la navigation.

La Saintonge est remplie de marais salants, c'est même de là que vient son nom. En cette *san* veut dire sel et *tonn* croûte : ceux qui ont des marais sur lesquels il se forme des croûtes de sel, par conséquent le peuple de ce pays a été appelé *Santon*, d'où l'on a fait Saintonge.

Benjamin Sulte

L'ÉDUCATION DES JEUNES FILLES

Les penseurs du siècle présent conviennent que la félicité et la grandeur positive des peuples naissent et se forment par l'éducation de la femme. Cette éducation conduit au progrès parce qu'elle dépose dans le cœur de l'enfant, dès ses plus tendres années, la semence de la morale et des plus nobles sentiments.

Sans les femmes, dit Proudhon, l'homme serait incapable de soutenir le fardeau de la vie, de garder sa dignité, de remplir sa destinée, de se supporter soi-même.

Sans la femme, déclare Chateaubriand, l'homme serait rude, grossier, solitaire. La femme suspend autour de lui les fleurs de la vie, comme ces lianes des forêts qui décorent le tronc des chênes de leurs guirlandes parfumées.

Tout cela est bien vrai, mais avec l'éducation superficielle que l'on donne à la plupart des jeunes filles, le rôle de la femme pourrait bien changer.

La femme est destinée à devenir épouse et mère, il s'agit donc de l'y préparer.

Pourquoi beaucoup de jeunes gens fuient-ils le mariage ?

L'extravagante étourderie de certaines femmes, leur ignorance ou leur mépris des détails du ménage contribuent pour une bonne part à cet état de choses. Les jeunes filles, une fois mariées, deviennent contredisantes, chagrines, coquette, jalouses. Elles oublient, ou du moins, elles n'ont jamais su, que la paix, et la bonne harmonie du ménage reposent sur les concessions réciproques entre les époux ; qu'une once de tendresse vaut mieux que dix onces de colère ; que rien ne retient tant un époux qu'un intérieur propre et bien tenu.

Moins de pianos, de romans et de falbalas, mais un peu plus d'économie domestique, de pratique du ménage, voilà ce qui forme les bonnes ménagères, femmes d'ordre et d'économie. Une bonne ménagère est un trésor. Elle fait aimer son intérieur, dont elle est la reine, et désertent les cafés. Au sein de son foyer, elle trouve le bonheur en rendant les siens heureux et ceux-ci, pleins de reconnaissance, l'aiment et l'écoutent avec respect.

Revenons à des idées plus saines.

Arrière, les femmes aux allures et aux tendances masculines.

La charmante et douce compagne de l'homme n'est jamais aussi belle que dans le noble rôle de l'ange du foyer.

MADAME LAURIER

(Voir gravure)

LE MONDE ILLUSTRÉ a l'honneur de présenter aujourd'hui à ses lecteurs, décorant sa page de frontispice, le portrait de Mme Laurier, épouse du premier ministre du Canada. Mme Laurier, à cause de la position distinguée décernée à son digne époux par la confiance du peuple canadien, se trouvant mise au premier rang de nos concitoyennes, mérite cet hommage public, et nous sommes fiers de le lui rendre.

En effet, si d'ordinaire la femme peut compter pour une bonne moitié dans les succès de son mari, à cause de l'influence salutaire qu'elle exerce sur lui, dans le cas de Mme Laurier ce mérite paraît doublement évident.

L'épouse de notre premier ministre, par les charmes de son caractère, les grâces de son esprit, les richesses de son cœur, par ces qualités de femme d'intérieur et de femme du monde, a fait plus que le commun des épouses pour aider aux succès de son noble mari dans la vie publique. Et cela, en lui assurant le bénéfice de ce ressort précieux dans toute existence d'homme vivant au sein de la mêlée extérieure, ce ressort qu'est la félicité complète au foyer conjugal.

Tel est, du moins, le témoignage flatteur et honorable que rendent de Mme Laurier ses amies les plus intimes et que corroborent avec satisfaction tous ceux qui ont eu l'avantage de connaître l'épouse du premier ministre, soit dans sa charmante retraite d'Arthabaskaville, soit dans les tournois brillants du monde officiel de la capitale.

Il n'en faut pas plus pour faire l'éloge le plus entraînant de n'importe quelle femme au monde. Nous nous sentons heureux de pouvoir consigner ici ces précieuses attestations au crédit de Mme Laurier, et d'enregistrer pour l'histoire un témoignage édifiant. C'est que, une fois de plus, une femme-épouse aura aidé à doter "d'un homme" la vie sociale et politique, en participant au perfectionnement de cette personnalité incontestablement supérieure que la Confédération canadienne vient d'élever au poste de son premier ministre.

L'AGE D'UN OCTOGÉNAIRE

En conversation récemment avec un monsieur anglais, sur l'à-propos, nous nous fîmes des compliments réciproques de la fraîche apparence de nos traits, qui nous donnait l'air moins âgé que nous n'étions réellement. (N'allez pas croire pour cela que nous étions bien vieux.) L'Anglais me dit alors :

— M. Roy, puisque nous parlons d'âge, permettez-moi de vous dire qu'à ce sujet j'ai eu, un jour, la plus belle réponse d'un de vos compatriotes, octogénaire. Cet homme demeure à Saint-Joseph d'Orléans, à neuf milles d'ici, sur le chemin de Montréal. Il est tout-à-fait illettré, et par conséquent ne pouvait avoir lu ce qu'il me dit. Des affaires nécessitaient ma présence à cet endroit ; avant d'arriver à ce village, j'aperçus, dans un champ sur le bord de la route, un vieillard encore assez alerte, qui travaillait.

— Hé ! père Corbeille, lui dis-je en le saluant, vous êtes encore de ce monde ?... Mais vous tenez bon !...

— Ah ! m'sieu M***, dit-il lentement, la journée est finie et la nuit est proche !

"J'avoue que cette métaphore me surprit un peu, me dit mon causeur anglais, mais je n'en fis rien paraître, et je répétai mes paroles comme si je n'avais pas compris ce qu'il me disait. Je pensais que ce brave octogénaire pouvait avoir entendu cette phrase qu'il avait retenue. C'est une expression ayant cours assez souvent, mais je vis bien qu'elle lui était originale, quand il reprit, en flairant autour de lui, comme si un parfum eût imprégné l'air de son odeur subtile :

— M'sieu M***, je sens la senteur du cimetière !...

"Ces paroles, prononcées avec la lenteur que le fardeau des ans dicte aux vieillards, me frappèrent. Je les ai trouvées belles dans la bouche d'un pauvre paysan, illettré, sans éducation aucune."

Je fus du même avis !

Et vous, lecteur ?

Régis Roy.

Jos. J.-G.